

# J'ai vu...

no 173



## LES DEUX ÉVADÉS DE MAGDEBOURG

Les aviateurs Roland Garros et Marchal (en médaillon) qui se sont enfuis des geôles allemandes.

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris, 1918.)

FOP.47

///

## Les transformations de *J'ai vu*...

La crise du papier qui nous a mis, comme nos confrères hebdomadaires, dans l'obligation d'élever déjà notre prix de vente, s'accroît tous les jours et devient pour l'existence même des périodiques une grave menace. La cherté et la rareté de la main-d'œuvre, des matières premières, de l'essence en particulier (on en emploie près de 2 000 litres par mois pour le tirage du journal), les restrictions de toutes sortes qu'un strict devoir de patriotisme nous impose, viennent encore l'aggraver.

Pour y parer, pour tenir, pour que *J'ai vu*..., que des milliers et des milliers de collectionneurs fidèles gardent comme un des meilleurs témoins de la guerre, puisse paraître et fournir encore une longue carrière, il a fallu prendre des mesures radicales :

1° A partir du 15 mars, *J'ai vu*... ne paraîtra plus que deux fois par mois : le 15 et le 30.

2° *J'ai vu*..., qui comprend pour le moment 16 pages, en contiendra désormais 24 et sera vendu 0 fr. 50.

Le prix de l'abonnement, qui était de 15 francs par an, sera réduit à 12 francs. Pour si petite que soit l'économie, elle n'est cependant pas à dédaigner.

Disons encore que le nouveau *J'ai vu*... bi-mensuel, sur lequel nous reviendrons en détail dans le prochain numéro, comportera de sérieuses améliorations. Il va de soi, en effet, qu'un magazine de 24 pages, tout en laissant à l'actualité la large place qui lui revient de droit dans une période où les événements sont si pressés, si tumultueux, qu'on a pu dire qu'elle est vraiment révolutionnaire, laisse aussi plus de jeu, plus de liberté pour des études suivies sur tous les problèmes du monde nouveau qui se crée sous nos yeux. *J'ai vu*... sera donc plus homogène et plus complet, toujours varié, vivant, instructif, pittoresque, vrai reflet de l'esprit français. Nous ne doutons pas que notre magazine garde ses nombreux lecteurs — ses amis — mais encore qu'il ne s'en fasse de nouveaux.

### L'ARMÉE DE LENINE SUR LE CHEMIN DE LA PAIX HONTEUSE

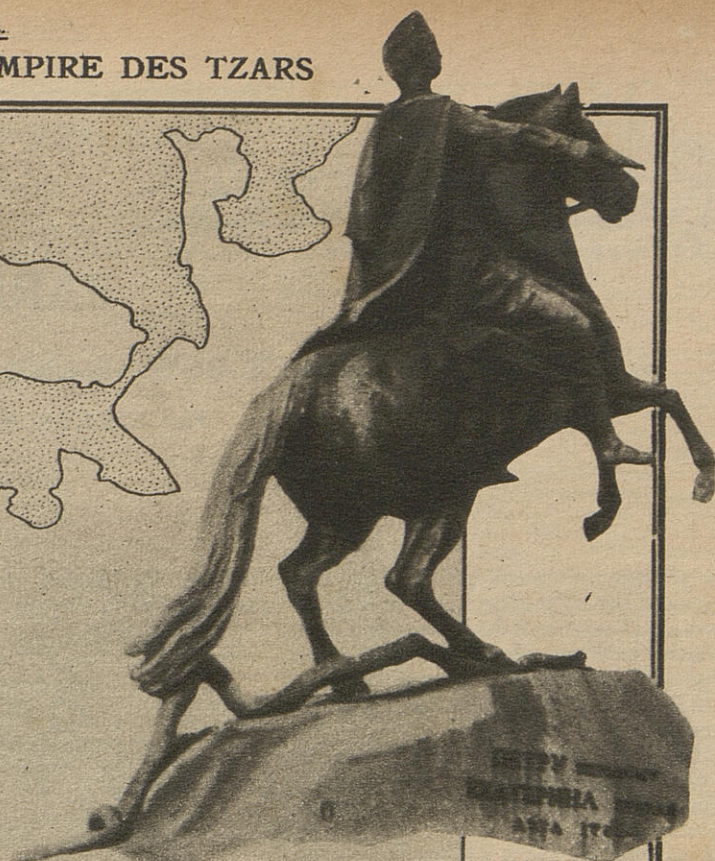


Les Gardes Rouges en marche sur Petrograd.

Un régiment du grand-duc Nicolas entrant à Preszmyl.

Jadis, les masses formidables de l'armée des tzars étaient comparées au rouleau compresseur. Hélas ! ceux qui avaient eu confiance en ces soldats avaient compté sans la trahison. Grâce à Lenine et à Trotsky, les Russes ne combattent plus les Allemands. Depuis longtemps ils ont abandonné leurs tranchées, ce qui a permis à l'ennemi de marcher sur Petrograd. Les Gardes Rouges, ces défenseurs de l'anarchie, soldats du crime et du vol, ne songent plus qu'à assassiner et à piller, et les maximalistes ont beau déclarer qu'ils les appelleront à la résistance : ils ne se battent plus !

*J'ai vu.*  
L'ÉMIETTEMENT DE L'EMPIRE DES TZARS



La statue de Pierre le Grand à Pétrograd.



Alexandre I<sup>er</sup> (X) au milieu de ses alliés autrichien et prussien.

Carte montrant le démembrement de la Russie.

Pierre le Grand, le fondateur de Pétrograd, avait conquis la Livonie, l'Esthonie, la Carélie, la Finlande, Aland, le Daghestan. Catherine II s'empara de la Pologne et la Crimée, et Alexandre I<sup>er</sup>, après avoir provoqué la Ligne des Nations, avait encore agrandi ses immenses Etats. Alexandre II et Alexandre III avaient laissé à Nicolas II un empire

formidable qui semblait invincible. Sans combattre, Lenine et Trotsky viennent de consacrer l'émiettement de l'empire moscovite qui, d'un seul coup, perd 50 millions de sujets. La Pologne, la Lithuanie et la Courlande restent aux mains des Allemands; l'Ukraine, la Finlande, le Don, l'Oural et la Caucasic deviennent autant de Républiques indépendantes.



## PARIS SOUS LES PLANCHES

ou LA MISE EN BOITE DES GRANDS HOMMES ET DES MONUMENTS

Par PIERRE MAC ORLAN

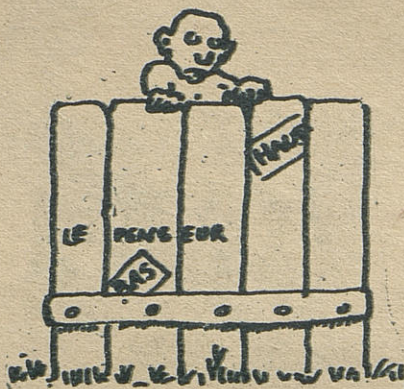
Si les pierres pouvaient parler, elles ne manqueraient pas d'émettre d'amères considérations sur l'époque. Il était réservé à nos monuments célèbres, dont beaucoup ne sont plus de la première jeunesse, de connaître à l'image des hommes les horreurs de la guerre.

Le peuple des statues qui pensait avoir acquis des droits définitifs à l'immortalité perd confiance dans la solidité du bronze et du marbre.

Aussi, la ville de Paris a-t-elle résolu de protéger ses trésors contre le vol malfaisant et absurde des avions allemands. L'administration compétente a mobilisé des équipes d'ouvriers habiles dans la confection des sacs de terre et des échafaudages. Elles s'éparpillent à travers la capitale, là où leurs soins s'imposent.

L'aspect pittoresque de la capitale se pare d'un cachet d'uniformité s'adaptant à merveille au goût de sobriété qui s'impose à tous.

treprise. Ce travail présenterait d'autant plus d'utilité qu'il est question d'emballer



L'emballage du « Penseur » de Rodin.

également la Tour Eiffel, en commençant par le bas.

Le Sacré-Cœur de Montmartre, dont le célèbre échafaudage fut immortalisé par les

cadre prête à la flânerie et l'on est à peu près certain que le cadre ne sera pas emballé.

Sur le parvis de Notre-Dame, les curieux sont plus rares. L'importance du travail décourage l'espèce trop prolifique des gens qui voudraient voir le travail achevé dès que le maçon a pris la truelle en main.

Sur les grands boulevards où le colportage des bonnes et mauvaises nouvelles est intense, le bruit court que l'on fermera la porte Saint-Denis et la porte Saint-Martin. Le public, qui a donné tant de fois des preuves de son esprit de discipline, supportera sans ronchonner cette légère gêne dans ses habitudes qui l'obligera à faire le tour. Il est évident que cette mesure est tout à fait provisoire.

Une promenade dans Paris en ce moment, ne peut que reconforter les amis des Arts. Si les avions allemands — ce qu'il ne faut pas souhaiter — reviennent, ils auront la ressource de casser du bois.

Le *Penseur*, de Rodin, qui, mélancolique, réfléchit sur la vanité des choses de ce monde, est déjà emballé. Il perd, il faut l'avouer, un peu de sa majesté naturelle, car, rien n'humilie autant les formes définitives élaborées par l'art que de les voir réduites au simple appareil d'un colis attendant sur le quai d'une gare régulatrice le passage d'un train de petite vitesse qui ne passera jamais.

En boîte également le Louis XIV de la place des Victoires; en boîte Balzac, Bernardin de Saint-Pierre, Charlemagne, Henri IV; en boîte Claude Chappe, l'inventeur du télégraphe du même nom, en boîte avec ses accessoires. J'en passe et non des moindres comme dit le seigneur de Brantôme.

Les monuments ne sont pas oubliés. L'arc de triomphe se transforme; la *Marseillaise* de Rude disparaît sous les sacs de terre, ce qui lui donne un caractè-

re remarquable d'actualité.

A Notre-Dame de Paris, les travaux de défense atteignent déjà la hauteur d'un enfant bien portant. Il serait même très amusant pour les statisticiens de calculer, à une heure près, le temps nécessaire à l'achèvement de l'en-

peintres de la génération du Chat-Noir, s'est dépouillé trop tôt de sa parure protectrice. Il y reviendra. Mais pouvait-on prévoir que notre siècle l'emporterait en vandalisme sur tous les autres?

La grande majorité des Parisiens qui aiment leur ville, surveillent d'un œil attentif les soins dont on entoure les ornements qui l'embellissent et font sa richesse. Les endroits camouflés deviennent des buts de promenade. Quand un banc se trouve à proximité, permettant de jouir du spectacle, des conversations s'engagent. Les amateurs de spectacles de la rue abondent surtout autour de l'Arc-de-Triomphe. Le

Cette idée pouvant assez bien tenir lieu de conclusion à mes observations prises dans cette journée de grand reportage, je repris le chemin de la gare où je prends le train pour mon domicile qui, naturellement, se trouve un peu loin de Paris.

Les quais de cette petite gare étaient remplis de voyageurs regagnant leurs pénates et leurs dieux lares probablement empaillés par précaution. Trois grandes caisses en bois blanc, portant chacune cette mention *haut* et *bas*, attendaient paisiblement le moment d'être embarquées.

Poussé par la curiosité et aussi par quelque pensée suggérée par les récentes mesures de précaution, je m'approchai d'un employé dont l'air affable me donna confiance.

— Peut-on vous demander ce que contiennent ces caisses?

— Ma foi, Monsieur, c'est en mesure de préservation

contre les gothas. Dans la première caisse se trouve la statue du général Moncey, dans la seconde celle de l'amiral Coligny, dans la troisième celle du maréchal Ney.

— C'est prudent dis-je. Et où va-t-on envoyer le maréchal Ney, par exemple?

L'homme consulta une étiquette et répondit: «A Limoges».

PIERR MAC ORLAN.



Ney va s'embusquer.



L'inspecteur des camouflés.

## LES BRAVES GENS

Les sauveteurs du poste des Genêts (Gironde)

(Suite et fin.) (1)

« Après avoir passé la nuit derrière la dune littorale, un peu à l'abri du vent du large en compagnie des hommes cités plus haut, du second maître Le Cudeneq et de quatre matelots du patrouilleur *Raie* débarqués vers 5 heures du soir au moyen d'un canot, et qui n'avaient pu rejoindre leur bord, je fouillai en vain la côte avec eux pour retrouver les cadavres des malheureux noyés. Puis nous revînmes auprès du navire et prîmes les dispositions pour tenter le sauvetage des hommes restés à bord. Mais vers 7 heures du matin un gardien du phare, apporta un message téléphonique ordonnant au second maître et aux quatre matelots de la *Raie* de rentrer immédiatement par voie de terre au Verdon. Privé de leur aide, je ne pus plus rien tenter pour le moment.

Vers 9 heures et demie du matin, nous fûmes rejoints par l'enseigne de vaisseau Breuil, commandant l'actif du front de mer de la Gironde.

A 2 heures du soir, le canot de la *Raie* qui était muni du coffre à air, monté par Breuil et les quatre matelots Canté, Burel, Grosmaître et Rollier munis de ceintures de sauvetage se dirigea vers le navire échoué. Le préposé Castaing et moi, restions à terre, dans la lame, sur les ordres de l'enseigne de vaisseau pour diriger le va-et-vient halé par une trentaine d'hommes du génie et pour recevoir les naufragés au moment où le canot toucherait. Au premier voyage, M. Breuil resta à bord du *La Pérouse* pour diriger la manœuvre : l'embarcation retourna à terre halée par nous et les soldats du génie, ramenant 7 hommes dont l'un avait trois doigts de la main gauche écrasés et que je portais à sec sur mes épaules, soutenu par le préposé Castaing. Au deuxième voyage, deux hommes seulement avaient pris place dans le canot : à quelques mètres du navire, le hale à bord qui, la veille, s'était déjà rompu cinq fois, en cherchant à faire raidir la grosse aussière se rompit à nouveau; cependant l'embarcation atterrit sans mal.

Le va-et-vient étant rompu et la mer devenant de plus en plus forte (les lames balayaient le pont du navire depuis l'avant jusqu'à l'arrière), les hommes qui montaient l'embarcation n'osaient plus retourner à bord chercher le reste de l'équipage, ce que voyant, j'embarquai aussitôt avec eux laissant la direction au mouvement à terre au préposé Castaing.

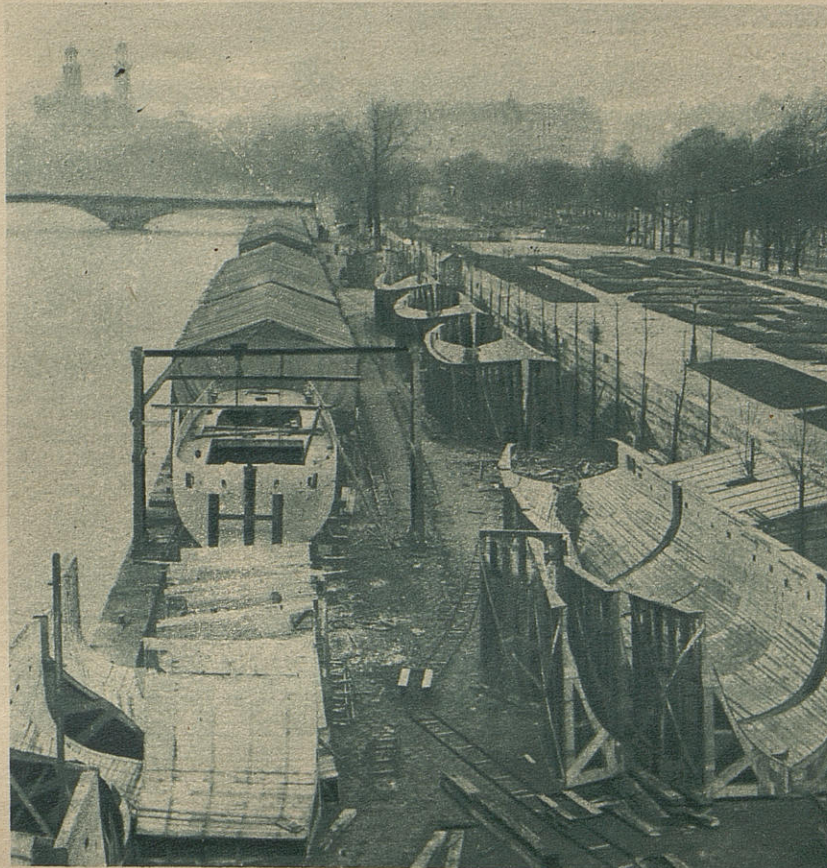
Arrivés contre le navire au moyen des avirons, malgré les lames qui avaient à moitié rempli l'embarcation, nous vidions l'eau en attendant l'embarquement des hommes restés à bord, lorsqu'un fracas terrible se fit entendre au-dessus de notre tête : c'était le grand mât qui venait de s'effondrer entraînant dans sa chute les haubans et autres cordages qui le retenaient.

Les hommes de l'embarcation et moi, à part une forte commotion, n'eûmes aucun mal; il n'en fut pas de même pour le capitaine qui descendait en ce moment l'escalier de la dunette arrière et qui fut happé par un filin qui le projeta tout meurtri sur le pont. Après les premiers soins indispensables, il fut descendu dans l'embarcation au moyen d'une corde et reçu par nous. Le reste de l'équipage embarqua aussitôt après, l'enseigne de vaisseau Breuil et le second du *La Pérouse* descendirent les derniers. A 5 heures du soir, le sauvetage était terminé. »

(1) Voir dans notre précédent numéro le commencement du récit du brigadier des douanes Jacques Sangerma.

## LA SEMAINE MARITIME

Malgré les périls que tentent de faire courir à nos barques de pêche — dont beaucoup sont armées et savent se défendre énergiquement, — les sous-marins germaniques, nos vaillants pêcheurs poursuivent assidûment leur lourde tâche : réorganiser la pêche française et hausser sa production au niveau des besoins du pays. En particulier les pêcheurs sardiens viennent de tenir à Quimper un très important congrès au cours duquel, principalement dans



Le chantier des bateaux en ciment armé au Port de la Conférence, sur la rive droite de la Seine près des Champs-Élysées, à Paris.

la séance du 10 février, ont été prises des résolutions techniques particulièrement importantes.

Le 12 février, sur l'intervention du pape auprès de l'ambassadeur britannique au Vatican, le gouvernement anglais a autorisé l'internement, dans un pays neutre, du capitaine von Muller qui commanda, au début de la guerre, dans l'Océan Indien, le petit corsaire *Emden*, lequel coula un certain nombre de bâtiments alliés et fut détruit, le 10 novembre 1914, à l'île des Cocos : le commandant Muller était depuis lors prisonnier.



Le brigadier des douanes Jacques Sangerma chef du poste des Genêts et sa femme M<sup>me</sup> Elisabeth Sangerma titulaire d'une médaille de sauvetage.

Le 12 février, des vaisseaux de guerre allemands, en violation flagrante de la neutralité, ont saisi les navires suédois *Frejaget* et *Bergsund* dans la Baltique, navires caboteurs qui devaient être à l'abri de toute aventure de ce genre : le gouvernement suédois a protesté.

Le 12 février, un sous-marin italien a attaqué et torpillé, près de l'île de Lussin, un navire armé autrichien, et, quoique poursuivi avec acharnement par des torpilleurs et des hydroplanes ennemis, a pu regagner indemne sa base.

Le 13 février a paru le récit fait, aux journaux hollandais, par les survivants du torpillage par un sous-marin allemand, le 7 février, du vapeur *Friedland* appartenant au secours belge, bâtiment qui se trouvait cependant dans la zone de garantie et à bord duquel six hommes furent tués par la première torpille; la seconde éventra le bâtiment que les survivants eurent juste le temps d'évacuer et dont le sous-marin acheva l'épave à coups de canon.

Le 13 février également l'Amirauté italienne communiquait la nouvelle que dans la nuit du 11 un groupe de torpilleurs italiens, forçant les passes de l'archipel septentrional de la Dalmatie, avaient pénétré dans la baie de Buccari, près de Fiume, et torpillé le plus gros des steamers qui y étaient mouillés.

Le 13 février un incendie a éclaté en rade de Toulon, à bord du navire hôpital *Asie*, et a pu être maîtrisé après une vive lutte.

Le 14 février l'Amirauté française a communiqué le récit d'un combat livré en Manche par deux de nos hydravions à un sous-marin ennemi surpris par eux en surface. Se plaçant adroitement entre le soleil et l'adversaire nos appareils, piquant de faible hauteur purent encadrer de leurs bombes le pirate. Celui-ci plongea, puis son avant émergea avec une inclination de 45°; le petit bâtiment parut se débattre dans une situation difficile et disparut dans un fort bouillonnement. Trois fois il reparut, donna chaque fois une plus forte inclination à tribord; à la dernière il sembla complètement couché sur le flanc, puis il disparut sans avoir pu faire émerger son kiosque.

Le 15 février, M. Bouisson, commissaire du gouvernement aux transports maritimes et à la marine marchande, a fait approuver un décret qui, par application de la loi du 10 février 1916, décide qu'à partir du 10 mars prochain il sera procédé à la réquisition de tous les bâtiments de commerce français. Ce décret de réquisition ne laisse pas que de soulever d'assez vives discussions entre les compétences techniques, les uns le soutenant, les autres le combattant.

Le 16 février le ministère de la Marine française a accordé un témoignage officiel de satisfaction au trois-mâts *Aralia* pour la bataille que ce navire livra à un sous-marin allemand dans la nuit du 4 au 5 janvier dernier, ripostant avec énergie, et, malgré la faible brise, parvenant à se débarrasser de son adversaire, lequel, après avoir plongé, reparut de nouveau à la fin de la nuit, mais après un échange d'une quinzaine de coups abandonna la partie : le capitaine, le second et le chef de pièce reçoivent la croix de guerre. Le même jour, le capitaine au long cours Laganne, commandant l'*Ariadne*, est cité à l'ordre de l'armée pour avoir soutenu à deux reprises, sur la côte d'Afrique, un combat très violent qui dura trois heures contre un sous-marin ennemi et se termina par la disparition de l'ennemi touché par un dernier projectile.

Dans la nuit du 15 février les flottilles germaniques de Zeebrugge et d'Ostende ont inauguré une nouvelle tactique, celle de la fûée brusquée contre la chaîne des patrouilleurs anglais, évidemment dans le but de détourner l'attention de ces patrouilleurs et de favoriser le passage d'un ou de plusieurs sous-marins tentant de forcer le Pas-de-Calais pour aller attaquer les convois anglais en Manche. Le combat dura environ une heure. La flottille attaquée se défendit avec la plus extrême énergie, mais la lutte était inégale entre ces petits bateaux de faible armement destinés à la surveillance et ces unités rapides et bien armées : un chalutier et sept petits patrouilleurs furent coulés, une trentaine de marins tués. Succès très minime et tout local que les assaillants furent dans l'impossibilité d'exploiter, s'étant repliés à toute vitesse sur leurs bases.

Les Allemands se vengèrent de leur semi-réussite la nuit suivante, 16 février, au cours de laquelle un sous-marin émergea devant Douvres à minuit dix, tira trente boucs en trois à quatre minutes et disparut immédiatement. En riposte, les aviateurs navals anglais, dans la nuit du 17 au 18 février, ont bombardé le môle et les docks de Zeebrugge, repaire des sous-marins et des flottilles germaniques. KERBONN.

## LA GLORIEUSE AVENTURE DU SOUS-MARIN FRANÇAIS "CIRCÉ"

Suite et fin. (1)

— Ça y est? questionne un homme.  
— Pour y être, je vous le garantis, réplique Cambourg qui l'œil au périscope voit jaillir un immense nuage fait de fumée et de débris à la place où naviguait le sous-marin ennemi... Le pirate disloqué a jailli en morceaux... sa carrière est finie... ses victimes vengées...

Mais aussitôt une furieuse secousse ébranle à nouveau la *Circé*: c'est l'avion qui attaque; une bombe est tombée du ciel à l'endroit que trahissent certainement le remous du départ de la torpille, et peut-être même la silhouette estompée du sous-marin français deviné à travers l'eau claire... Il faut échapper à ce péril... La *Circé* plonge sur place, plonge même si vite et si profondément que le commandant s'étonne, veut ralentir... Chose bizarre, c'est l'arrière qui pique vers le fond. De Cambourg fait mettre les barres « toutes à monter ». Les moteurs « en avant à toute vitesse »... La *Circé* descend toujours...

Il y a une minute d'angoisse. Que se passe-t-il? Cependant pas de voie d'eau... Alors?... Et soudain la *Circé* craque, fait un bond et jaillit littéralement vers la surface comme un projectile... A bord tout le monde a compris: c'est un morceau de tôle du sous-marin ennemi qui, projeté en l'air par l'explosion est retombé lourdement du haut des airs, sur la *Circé*, l'a accrochée par l'arrière et a failli entraîner le petit navire français dans sa chute aux abîmes.

« Bah ! plaisante Reboul, l'officier en second, la *Circé* peut craquer maintenant: elle aura été bien payée... »

Mais la victorieuse *Circé* ne « craquera pas ». Dégagée du débris qui l'accrochait, elle file entre deux eaux, pendant que là haut l'avion et le torpilleur la cherchent furieusement et ne la trouvent pas.

Elle rentre à sa base où un véritable triomphe l'attend. Car, aussitôt connu son hardi torpillage d'un pirate ennemi, les amiraux alliés et le chef de la division française, apportent au commandant leurs félicitations, prélude à celles que le président de la République devait donner lui-même au lieutenant de vaisseau de Cambourg en lui remettant la croix de la Légion d'honneur le 14 juillet suivant à Paris...

Et rangés sur les ponts des sous-marins, des torpilleurs, des croiseurs alliés, les équipages saluaient de leurs hurrahs répétés le sous-marin *Circé* qui, en eaux autrichiennes, était allé foudroyer et détruire l'une de ces grosses unités sous-marines dont les Empires Centraux ont fait des engins de cruauté et d'assassinat collectif.

GEORGES G.-TOUDOUZE.

(1) Voir le commencement de cet article dans notre précédent numéro.

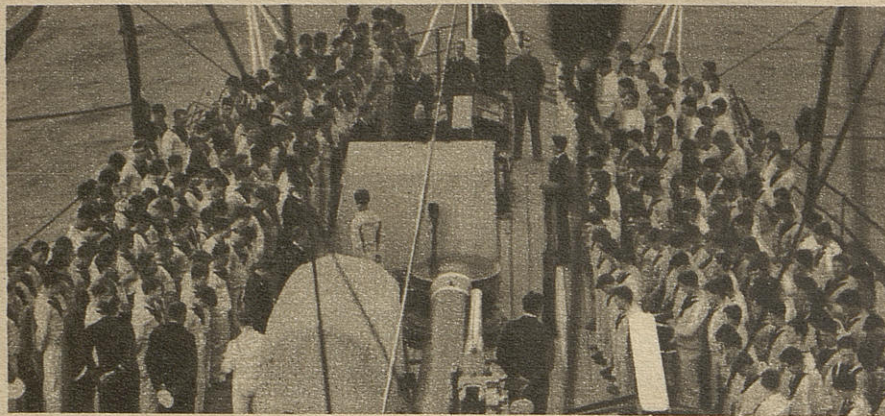
## LES GRANDS MARINS L'AMIRAL GAUCHET

Le commandant en chef des forces navales alliées de la Méditerranée est peut-être, de tous nos amiraux, le moins connu du grand public. De cela personne ne s'étonne parmi ceux qui connaissent son extrême modestie, la simplicité de ses mœurs et sa profonde horreur de tout ce qui ressemble à de la réclame. En revanche, il jouit tant auprès de ses collègues anglais ou italiens qu'auprès de ses subordonnés français de cette popularité faite de confiance et d'estime — la seule vraie, — que justifient le mérite éprouvé et les services rendus. Les uns et les autres se plaisent à reconnaître en lui un chef, celui qui saura

conduire hardiment ses escadres au combat si l'ennemi consentait à en tenter les chances. Tous avaient souscrit d'avance à ces paroles que l'amiral Lacaze, alors ministre de la marine, prononça, le 25 mai 1917, à la tribune du Palais Bourbon :

« L'homme qui est, en ce moment, à la tête de notre armée navale est un grand marin, un grand caractère. J'ai en lui la plus entière confiance et je suis convaincu qu'on ne peut pas mieux faire que tout ce qu'il a fait. »

Robuste, trapu, légèrement corpulent, avec une physionomie énergique et vivante et des yeux où se lisent le sérieux du caractère et la fermeté de l'âme, l'amiral Gauchet paraît, dès l'abord, ce qu'il est réellement: un marin de race et un travailleur acharné. Très dur pour lui-même, il exige beaucoup des autres. Les journées, com-



Pendant l'office du dimanche sur le pont arrière d'un navire-école britannique.

mencées de bonne heure et prolongées très avant dans la nuit, sont entièrement remplies par le service. Marin, il n'a jamais été et ne veut être que cela. Son métier, il l'aime à la passion. Et depuis son entrée à l'École navale, en 1874, il n'a jamais cessé d'appliquer sa puissante et persévérante volonté au développement de la science professionnelle.

Sorti du *Borda* avec le numéro 5, il embarque comme aspirant tantôt dans les escadres métropolitaines, tantôt au loin. Ses premières croisières le conduisent tour à tour à Terre-Neuve, dans les mers de Chine et aux Indes. Ses notes d'alors le signalent déjà comme un « officier d'action et de décision, à l'intelligence vive, au jugement droit. » Promu lieutenant de vaisseau en 1885, on l'en-



Un sous-marin français émerge: un matelot sort par le trou d'homme.

voie commander en second au Sénégal d'où il revient deux ans plus tard pour entrer à l'École des torpilles.

Le 21 mars 1889, il gagne la croix de la Légion d'honneur en ramenant à Cherbourg, après une lutte de plusieurs heures contre une mer furieuse, le torpilleur 71 dont il est devenu le commandant.

De 1892 à 1895, on le retrouve en Extrême-Orient, soit comme aide de camp du contre-amiral Humann qui lui donne toute sa confiance et le juge « apte à prévoir les difficultés et à les résoudre », soit comme commandant de la canonnière le *Lion*.

La croisière que le lieutenant de vaisseau Gauchet accomplit sur le *Lion*, pendant les années 1894-1895 n'alla pas sans de dures épreuves et d'émouvantes journées, comme celle où, durant la guerre

sino-japonaise, il sauva de nombreux naufragés du transport de troupes *Kowsching*, coulé par un bâtiment japonais. Le gouvernement chinois lui conféra, à cette occasion, la très rare distinction du « Double Dragon Impérial. »

En 1901, après avoir été nommé capitaine de frégate, Gauchet fut, lors des grandes manœuvres, attaché à la personne du vice-amiral Gervais qui, après l'avoir proposé pour la rosette d'officier, ajoutait: « Je le tiens en très haute et particulière estime. J'ai la certitude que sa carrière entière justifiera des débuts très brillants. »

Promu au grade de capitaine de vaisseau à la fin de 1904, il commanda successivement le *Masséna* et le *Léon-Gambetta*, puis le *Pothuau*, école d'application de tir à la mer, où se formaient les officiers canonnières appelés à devenir directeurs de tir sur les vaisseaux de ligne.

Lorsqu'il quitta le *Pothuau*, ce fut pour prendre le commandement de la 2<sup>e</sup> division de la 1<sup>re</sup> escadre comme contre-amiral.

A la déclaration de guerre, l'amiral Gauchet avait la cravate de la Légion d'honneur depuis quelques mois et la troisième étoile depuis quelques semaines. Jusqu'en septembre 1915, il resta chargé, au ministère de la marine, de la direction militaire du service des travaux. L'année suivante, le 9 janvier 1916, après avoir commandé sur les côtes de Syrie et devant Salonique, il recevait la croix de guerre avec palme. La citation disait qu'il avait montré « un remarquable esprit de décision et de méthode en même temps qu'une rare énergie dans l'accomplissement d'une mission particulièrement délicate. »

Enfin, le 15 décembre 1916, il passait du cuirassé *Paris* au cuirassé *Provence*, au grand-mât duquel flotte le pavillon carré tricolore piqué de trois étoiles, marque distinctive du commandement suprême que le gouvernement de la République venait de lui confier.

## LA MARINE ESPAGNOLE ET LA GUERRE SOUS-MARINE

Le torpillage sans trêve ni merci des bateaux marchands, battant pavillon neutre, n'est pas la caractéristique la moins surprenante de la guerre sous-marine telle que l'ont inventée et développée les Allemands.

Jusqu'à ces derniers temps cette froide destruction systématique paraissait plus particulièrement appliquée à la marine marchande norvégienne, si riche, si active, si florissante; les marines de la Suède du Danemark, de la Hollande étaient aussi fortement éprouvées.

Voici que le tour de la marine espagnole est venu, et depuis quelques semaines les torpillages répétés de navires battant le pavillon aux bandes horizontales rouges et jaunes, se multiplient de telle manière que l'opinion espagnole est fortement surexcitée.

Certains journaux espagnols comme *El sol*, rappelant avec quelle aisance dans le manque à la parole donnée le sous-marin allemand *U. 52*, s'évada du port de Cadix où il était interné, parlent un langage devenu peu à peu acerbe.

La crise a été ouverte lorsque l'Amirauté allemande étendant brusquement sa zone de guerre, un sous-marin germanique torpilla et coula le navire espagnol *Givalda* qui, effectuant un cabotage de port espagnol à port espagnol, se croyait assuré de naviguer en pleine sécurité. L'Espagne annonça la rédac-tion et la remise à l'Allemagne d'une note de protestation. Ceci ne paraissait pas sortir du cadre courant des discussions diplomatiques soulevées à chaque instant par la prolongation et l'extension de la guerre mondiale.

Mais brusquement les choses prirent un ton inattendu, car le 5 février le vapeur espagnol *Sebastian*, qui sur la foi d'une assurance fournie par un agent consulaire allemand d'un port espagnol, avait quitté le port de Torrevieja le 25 janvier à destination de New-York avec un chargement de 3 200 tonnes de sel, fut détruit au large par un sous-marin allemand.

(A suivre.)

*J'ai vu.*

CHALANDS CONDUISANT EN LIGNES  
DES RENFORTS FRANÇAIS



*L'embarquement à bord des chalands.*



*Un train de chalands près de Verdun.*

Jusqu'ici le secteur de Verdun a été plus calme qu'il ne l'était l'an dernier, à pareille époque. Mais cette tranquillité va-t-elle persister? Sera-ce encore dans ce coin du front que se déclencherà la nouvelle ruée allemande pour rompre le front occidental? Mais là, une fois encore, l'ennemi trouvera devant lui le soldat français, c'est-à-dire

les héros de la Marne, de l'Yser, de Verdun et de la Somme. Et ceux-là ce ne sont pas des bolcheviks que des Lenine et des Trotsky mènent à l'esclavage. Notre haut commandement n'a pas voulu se laisser surprendre et nos lignes renforcées sont à même de subir tous les chocs d'un ennemi qui cherche vainement le point vulnérable.

*J'ai vu.*

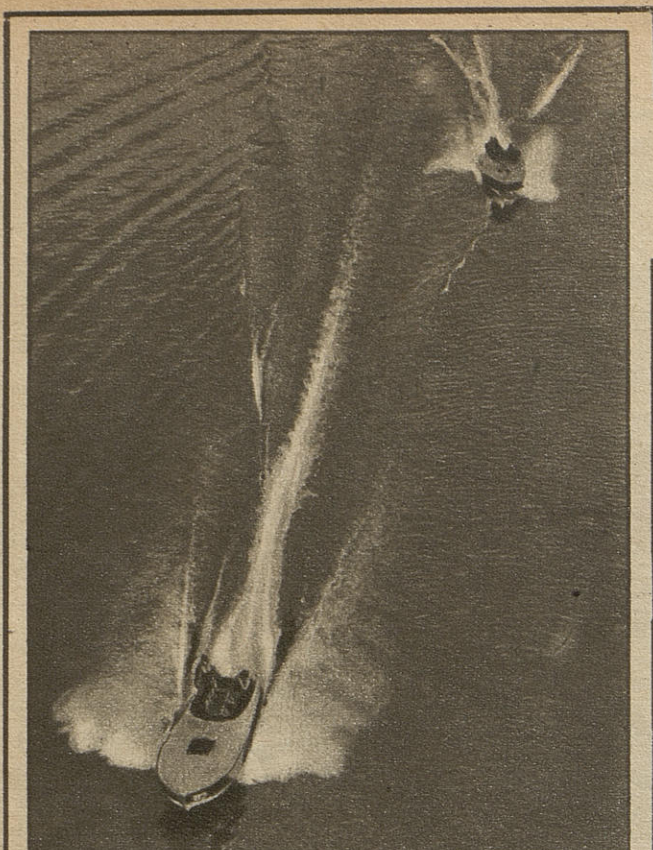


AU MILIEU DES RUINES DE LA PETITE PLACE D'ARRAS, LES TOMMIES ATTENDENT L'HEURE DE LA RELÈVE AUX TRANCHÉES



*J'ai vu.*

" AU REVOIR NEW-YORK "

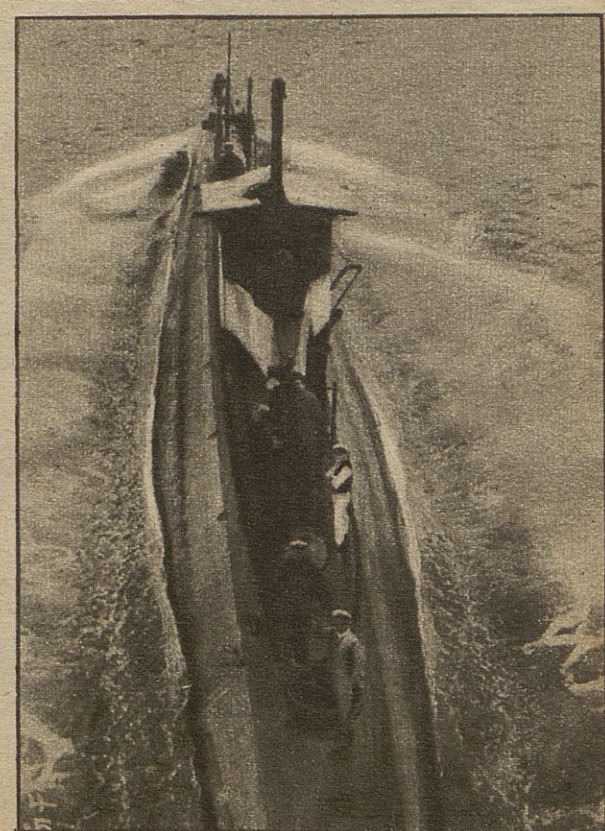


*Les patrouilleurs spéciaux s'assurent de la sécurité des passes.*



*L'adieu de Sammy.*

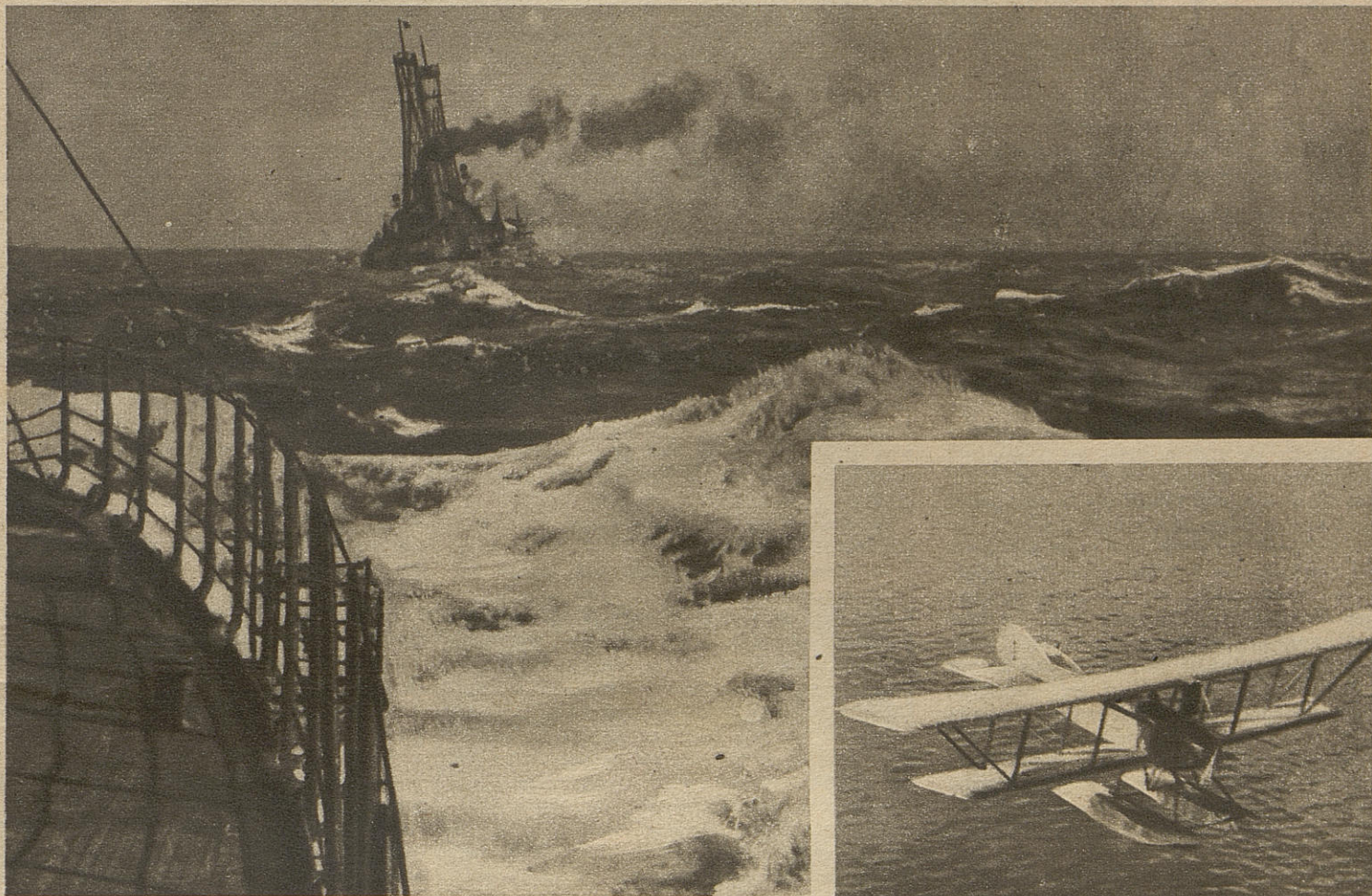
Un régiment d'infanterie américaine va s'embarquer pour l'Europe afin de rejoindre les contingents qui sont déjà dans les camps d'instruction près du front français et dont plusieurs éléments ont déjà pris contact brillamment avec l'ennemi. Bientôt l'énorme transport va lever l'ancre et quittera New-York encadré par des patrouilleurs, des hydravions et même des sous-marins. Mais avant de s'éloigner de la mère-patrie, Sammy soulève son large feutre cabossé et le regard tourné vers la colossale statue de Bartholdi, cette Liberté pour laquelle il va combattre, il s'écrie avec un accent de confiance " Au revoir New-York ? " sachant que lorsqu'il reviendra le monde sera enfin délivré du militarisme prussien, ce pénible cauchemar qui l'étreint depuis un demi-siècle.



*Le sous-marin guide le transport à la sortie de la rade.*

*J'ai vu.*

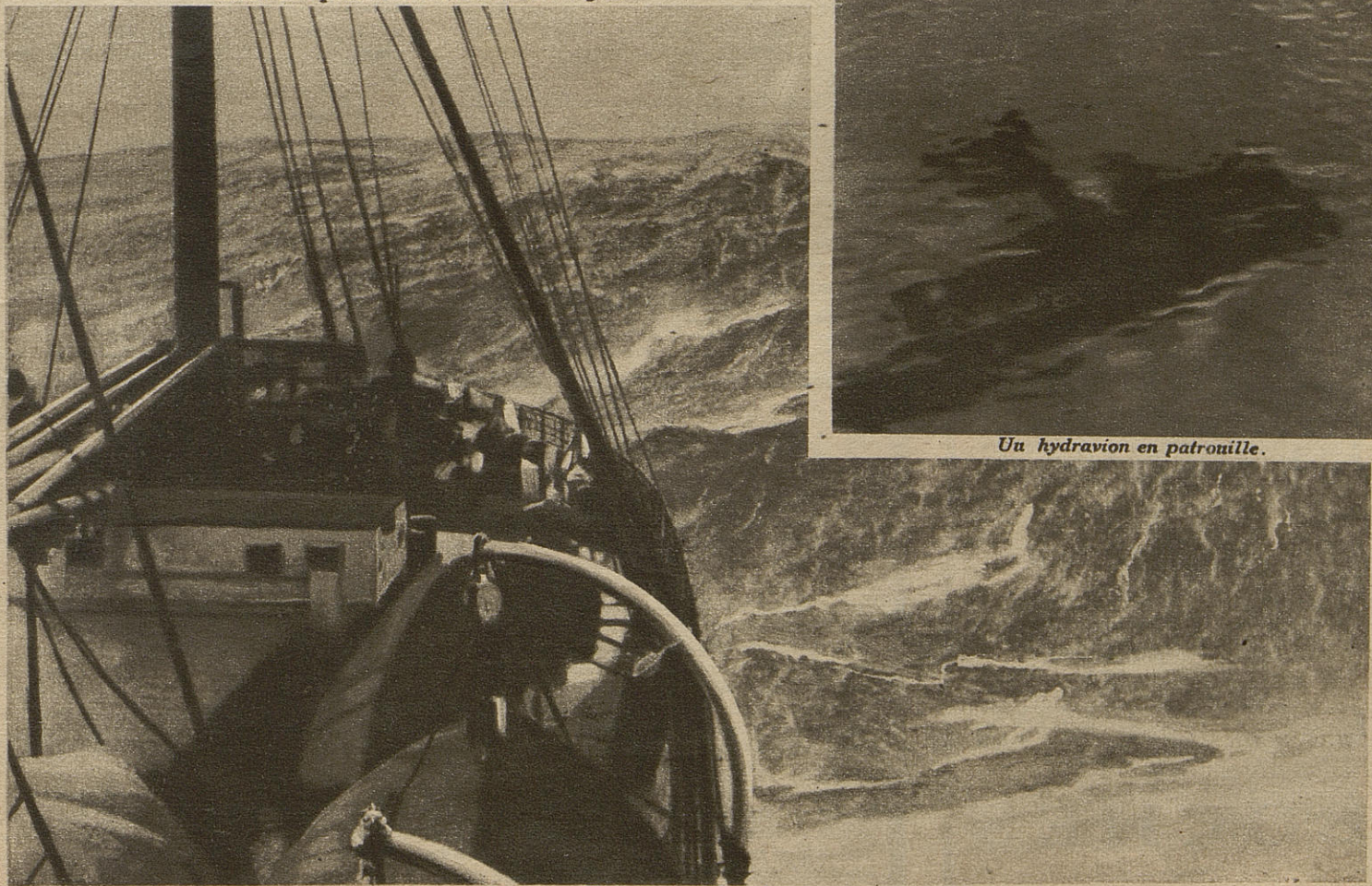
LES CONVOIS AMÉRICAINS SILLONNENT L'ATLANTIQUE



*Eclaireurs précédant un convoi de troupes.*



*Un hydravion en patrouille.*



*Un transport dans les vagues.*

Donner le chiffre exact des soldats qui ont déjà traversé l'Océan Atlantique depuis l'entrée en guerre des Etats-Unis serait fournir une trop précieuse indication à l'ennemi. Il faut se contenter de savoir ce que le secrétaire d'Etat à la Guerre, M. Baker, a affirmé dernièrement, c'est-à-dire que les Sammies seront bientôt 1 500 000 sur le

front européen. Les convois de navires sillonnent sans cesse l'Atlantique amenant hommes, armes, munitions et vivres, échappant à la traîtrise des sous-marins grâce à une surveillance active exercée par des éclaireurs rapides et aussi par des hydravions qui jouent en pleine mer le rôle des estafettes de cavalerie en rase campagne.

# LE NOUVEAU DOMESTIQUE

C'est avec un vif sentiment de surprise que Bernard Jouvencel s'aperçut un matin qu'il n'avait plus un sou.

Rien !

Il eut beau fouiller toutes les poches de ses vêtements, il ne trouva pas la plus petite pièce et il traduisit sa stupeur par un juron énergique.

Puis il sonna son domestique, le fidèle Eugène, pour le mettre au courant de la situation.

— Mon vieux Eugène, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Il va falloir que nous nous séparions. Non point que j'ai à me plaindre de vos services, au contraire ! mais parce que l'heure est enfin venue où, après avoir dilapidé l'héritage de mes ancêtres, à savoir deux beaux millions, il ne me reste, à l'heure qu'il est, que juste mes deux yeux pour pleurer. Je vais même être obligé, Eugène, pour solder les quelques mois de gages en retard que je vous dois, de vous abandonner la majeure partie de ma garde-robe. Pour ce qui est de moi, je vais tâcher de vendre, dès aujourd'hui, mes meubles, hardes, portraits de famille, ma montre, ma chaîne, mes fusils et ma selle anglaise, pour régler quelques créanciers dangereux. Alors la conscience calme, je me ferai embaucher dans une usine de guerre et gagnerai mes trois cents grammes de pain à la sueur de mon front...

Eugène écoutait Bernard avec attention, mais sans émotion apparente. Quand celui-ci eut terminé, il haussa les épaules et, avec un accent de souverain mépris, il conclut :

— C'est idiot !

— C'est idiot, mais c'est comme ça ! dit Bernard un peu fâché. Si vous trouvez une autre solution, vous n'avez qu'à me la proposer.

Eugène réfléchit une minute, puis d'une voix douce il commença une conférence qu'il prévoyait assez longue, puisqu'il s'assit en face de son maître sans y avoir été invité.

— Alors il n'y a plus moyen de vous refaire ? Bon ! bon ! je n'insiste pas ! Toutefois une chose m'étonne, c'est de voir un homme comme monsieur jeter le manche après la cognée avant seulement d'avoir tenté de se tirer d'affaire autrement. Il y a des trucs, des combinaisons, voyons ! Pourquoi ne vous mariez-vous pas ?

— Je ne peux pas me marier ce matin, Eugène ! et comme, à l'heure actuelle, je n'ai même pas deux sous pour acheter un petit pain, vous voyez bien que c'est impossible...

— Pour le petit pain, je pourrais toujours l'avancer à Monsieur.

— Merci ! je n'attendais pas moins de votre reconnaissance ; mais, pour se marier, il faut être au moins deux et je ne connais pas une jeune fille, à présent, qui pourrait pour l'amour de mes traits chiffonnés m'apporter dans sa corbeille les millions nécessaires à reconquérir mon prestige. Ah ! si j'étais aviateur ! mais les excès ont ruiné ma santé et je ne suis même pas fichu de combattre comme mes aïeux. Non ! la solution la plus simple est de disparaître sans rien laisser derrière moi. L'oubli !...

— Voyons, monsieur, parlons sérieusement ! je ne vous vois pas dans une usine.

— Moi non plus ! mais c'est pourtant ce qui m'attend.

— Si on vous offrait une situation, une situation inespérée.

— Je ne suis bon à rien.

— Je le sais bien ! Monsieur a horreur du travail, — dans une usine, il faudra tout de même...

— Tu crois ?

— Si je vous proposais une situation digne de vous.

— Laquelle ?

— La mienne !

Bernard se demanda d'abord si son domestique était devenu fou ; mais, à regarder son visage calme et souriant, il en séduisit plus sûrement qu'il se payait sa tête et la colère fit rougir son front :

— Vous êtes un mufle, Eugène, et vous raillez un malheureux !

— Ne vous emballez pas ! Evidemment, à première vue, une pareille proposition peut être faite pour vous surprendre, mais permettez-moi de mettre les choses au point. Il y a vingt ans que je suis à votre service. Depuis vingt ans, vous m'avez payé quelquefois : avec de l'ordre et de l'économie, j'ai pu mettre de côté une somme considérable... une somme qui vous surprendrait à juste titre si j'avais la sottise de vous en révéler l'importance...

— Vous m'avez donc volé, Eugène ? dit Bernard amèrement.

— Non, j'ai fait des affaires ! j'ai fait des spéculations.

— Vous !

— Moi ! J'ai commencé à prêter de l'argent à la petite semaine aux bonnes de la maison ; par les usuriers qui fréquentaient votre logis, j'ai appris bien des choses, Monsieur, si bien qu'un jour j'ai pu commanditer le fruitier du coin ; le maître d'hôtel de Rothschild m'a conseillé des placements avantageux, j'ai découvert des valeurs méconnues avec un instinct qui ne m'a jamais trahi.

(A suivre.)

ROBERT DIEUDONNÉ.

**Vient de paraître :**

PIERRE MAC ORLAN

## LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE

*Roman d'Aventures*

Illustrations de GUS BOFA

Un volume in-18. ... .. Net. 4 fr.

JACQUES MORTANE

## CHASSEURS DE BOCHES

Couverture en couleurs de DAGUET

Un volume in-18 ... .. Net 4 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE  
30, Rue de Provence, Paris.

Pour conserver les numéros de *J'ai vu...* procurez-vous notre RELIEUR ÉLECTRIQUE, 3 fr. 75 franco.

**FORCES INCONNUES**  
Avec la **RAYONNANTE**, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcot, Paris son livre N° 68. GRATIS.

**Vient de paraître :**

Docteur Lucien GRAUX

## Les Fausses Nouvelles de la Grande Guerre

Un volume grand in-16, 400 pages. Net 6 fr.

## UN DANGER !

« Vos reins sont une région dangereuse qu'il est nécessaire de surveiller constamment. » Le travail quotidien fatigue les reins et cette fatigue est souvent mal supportée par ces organes si délicats. Ils sont de même rapidement touchés à la suite de surmenage, de refroidissement ou de fatigue en général.

Si vous vous sentez abattu, nerveux, irritable, si vous souffrez de maux de tête, de douleurs aiguës dans le dos lorsque vous vous baissez ou vous relevez, si vous éprouvez une douleur sourde ou lancinante dans le bas du dos, ce sont autant de bonnes raisons pour suspecter vos reins d'être faibles. Les reins (*vulg. rognons*) qui ne fonctionnent plus normalement sont également la cause de la sciatique, du rhumatisme, des douleurs dans les membres, des raideurs dans les articulations, des gonflements de l'hydropisie, des troubles urinaires, de la gravelle et de bien des troubles nerveux. Ces premiers symptômes ne devraient jamais être négligés, sinon c'est la porte ouverte à l'hydropisie, ou au diabète et au mal de Bright incurables. Néanmoins, on peut guérir des reins affaiblis en les soignant à temps.

Les Pilules Foster pour les reins sont d'un grand secours pour l'homme fatigué et la ménagère surmenée. Elles régénèrent les reins et régularisent leurs fonctions. Elles les aident à filtrer du sang les poisons et les impuretés trop souvent cause de maladies. Leurs bons effets se font souvent sentir immédiatement, et les reins activés et fortifiés sont pour l'homme comme pour la femme un aide précieux dans leurs travaux.

Les Pilules Foster n'ont aucune action sur les intestins. Elles font une seule chose et la font bien : elles nettoient et régénèrent les reins. Elles sont un excellent médicament pour les hommes comme pour les femmes et peuvent être données aux enfants en toute confiance.

Les Pilules Foster sont vendues 3 fr. 50 la boîte, ou six boîtes pour 20 fr., plus 0 fr. 40 d'impôt par boîte, chez tous les pharmaciens, ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris.



*J'ai vu*  
EN MARGE DE LA GUERRE



Mlle Tambour, des Folies-Bergère.



Mlle Ève Lavallière, des Variétés.



Mlle Florelle, des Capucines.



Mlle Suzy Detsy, du théâtre Sarah-Bernhardt.

Autour de la Rampe. — Des noms d'artistes connues du public parisien ont été prononcés ces jours derniers. Ève Lavallière qui voulait entrer au Carmel, Suzy Detsy qui jouait les *Nouveaux Riches*, la divette Clara Tambour et Mlle Florelle qui retrouva le fameux dossier diplomatique du général Denvignes.



Le grand-duc Adolphe-Frédéric VI de Mecklenbourg-Strelitz, qui vient de se suicider assez mystérieusement.



Le docteur Rapuc (Jean d'Exil), qui vient de publier *Les Voluptés mortelles*, roman de mœurs coloniales.



Le capitaine Joseph Gaillard, de Saintes, mort glorieusement à son poste, à bord de son navire *la Rance*.

L'as aviateur belge Thieffry, qui a été fait prisonnier à la suite d'une panne de moteur près de Dixmude.



L'anniversaire de Washington, à Paris : M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, et M. Sharp, ambassadeur des États-Unis, devant la statue du héros, place d'Iéna.



Les plénipotentiaires russes qui étaient à Brest-Litovsk (de gauche à droite, assis) : Kameneff, Joffe, M<sup>me</sup> Bicencko ; (au deuxième plan), capitaine Lipski, Stutschky, Trotzki, Karackan.



Un poste de police américain de garde à l'entrée du Pont de Pierre.



M. Charles Humbert, encadré par deux inspecteurs de la sûreté, arrive au Palais de Justice pour y être interrogé.



Le général allemand von Hoffmann, qui dirigeait les pourparlers à Brest-Litovsk.

*J'ai vu.*  
LES AFFICHES DE L'EMPRUNT EN ITALIE



La souscription à l'emprunt italien a atteint déjà quatre milliards huit cents millions. Elle doit atteindre et atteindra six milliards. Dans Rome comme dans toute l'Italie, la propagande par voie d'affiches est admirablement faite. Une de ces affiches représente un artillerier sortant de la culasse de sa pièce avec les médailles d'or de l'emprunt : un merveilleux

obus sort par le canon. Une autre montre un poilu italien, casqué, chevronné, qui tend son doigt vers le lecteur et lui dit : « Sottoscrivete ! » Enfin, voulant atteindre tous les milieux et s'étant adressé à tous les artistes, le gouvernement italien a accepté et apposé sur les murs une affiche futuriste. Tous les monuments publics sont recouverts de ces brillantes affiches.

# Pagéol

Énergique antiseptique urinaire



**L'OPINION MÉDICALE :**

Il suffit donc pour seul et unique traitement par la nouvelle méthode, de prendre, au début de chaque repas, jusqu'à complète guérison, de 15 à 20 capsules de Pagéol dans les 24 heures ; quantités qui s'abaissent des deux tiers dans les états chroniques. Les résultats ne se font pas attendre ; ils sont tels que, vraiment, il serait bien difficile de vouloir exiger davantage, et qu'il paraît tout à fait impossible de pouvoir véritablement faire mieux.

D<sup>r</sup> HENRY LABONNE,  
de la faculté de Paris, licencié en sciences,  
médecin spécialiste à Marseille.

Laboratoires de l'Urodonal, 2, rue de Valenciennes, Paris. La demi-botte, franco 6 fr. 60 ; la grande botte, franco 11 francs.

# GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exigez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle et très pratique

L'antiseptique que toute femme doit avoir sur sa table de toilette



Comme une fleur, par la GYRALDOSE

**L'OPINION MÉDICALE :**

« La Gyraldose, dont la réputation mondiale s'accroît tous les jours, ne saurait vraiment, on en conviendra, trouver de rivale dans tout ce qui existe et a été préconisé jusqu'ici ; il est en effet impossible de rencontrer une association à la fois aussi complète et aussi judicieuse de tout ce qui était aussi nécessaire »

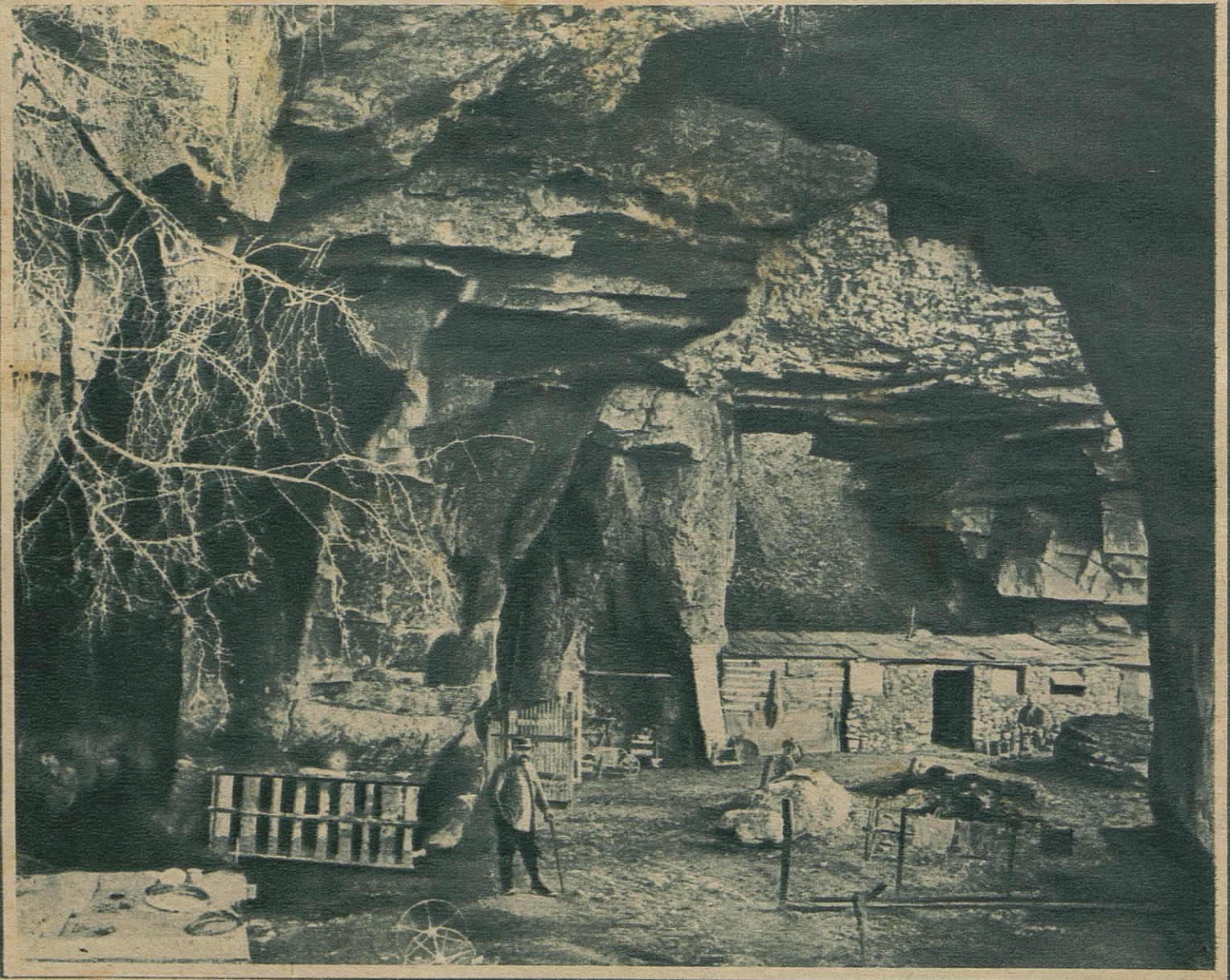
D<sup>r</sup> DAGUE, de la Faculté de Médecine de Bordeaux

Établiss<sup>ts</sup> Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et ttes pharm. La botte, n<sup>o</sup> 5 f. 30 ; les 4, n<sup>o</sup> 20 f. ; la gde botte, n<sup>o</sup> 7 f. 30 ; les 3 boîtes, n<sup>o</sup> 20 f.

*J'ai vu*

DANS LES GROTTES DE LA FALOUSE, PRÈS DE VERDUN

*Photographie récemment prise à Verdun.*



*L'intérieur des grottes de La Falouse, près de Verdun.*

C'est dans ce cantonnement pittoresque formé par ces grottes profondes que les poilus demeurent à l'abri des marmitages les plus violents. Dans ces cavernes monumentales ils ont aménagé de véritables petits villages qui sont, certes, plus habitables que les ruines

incendiées des bourgades mensiennes arrosées par les " gros noirs " allemands. Car, là-bas, ce n'est pas comme à Paris ; l'alerte est permanente et le soldat ne consent à descendre dans les abris souterrains que lorsqu'il veut jouir d'un calme relatif pour dormir.